

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 112 — Samedi, 26 juin 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



DANS LE BOIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 juin 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le rosier par Georges Mengesot —L'avocat, par Henri Aimel.—Les fraises. — Notes et impressions. — Nos primes.— Voyages et aventures chez les Patagons, par Jules Gros.—Histoire d'un premier communiant guillotiné.—Nos illustrations.—Récitations de la famille.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Dans le bois.—L'éruption de l'Etna.—Sang-froid d'une jeune fille : Mlle Julia Fitzgerald empêché un déraillement par son courage et son énergie.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



POUR la première fois depuis cinquante-deux ans, c'est-à-dire depuis la fondation de l'Association Saint-Jean-Baptiste, le siège officiel de la fête nationale canadienne a eu lieu en dehors du Canada.

Les fêtes de Rutland ont eu pour effet pratique de prouver au monde que la nationalité canadienne ne reconnaît plus de frontière, mais qu'elle entend se grouper, se masser, se concentrer et travailler d'un commun accord à répandre sur ce continent les idées et les qualités qui distinguent la race française.

Le cri de ralliement lancé par le comité général a été entendu dans tous les Etats-Unis, et un grand nombre de sociétés ont envoyé des délégués qui sont venus se grouper autour de la bannière canadienne-française.

Il a été décidé de réunir en un seul faisceau toutes les parties diverses des groupes canadiens dispersés dans le Nouveau-Monde.

Le but est noble, et il est certain que le succès devra couronner cette grande idée.

. La célébration de la Saint-Jean-Baptiste aux Etats-Unis n'a pas empêché l'explosion de réjouissance publique en Canada, et partout on a réveillé les vieux souvenirs, on a feuilleté les pages de notre splendide histoire, et tous les Canadiens, oubliant pour un jour les questions politiques qui les divisent, se sont serré la main et ont chanté à pleins poumons l'hymne patriotique et joyeuse de la terre française d'Amérique.

J'ai même constaté avec le plus grand plaisir et avec beaucoup de fierté, qu'on allait quitter enfin les champs stériles de la théorie pour produire quelque chose de solide, de durable et de pratique.

Je vois, en effet, que les différentes sociétés canadiennes-françaises ont l'intention de former une grande union de secours mutuels.

Je reviendrai plus tard sur ce sujet, mais pour le moment, je le répète, succès à toute entreprise dont le but sera de propager et de fortifier les idées patriotiques.

. La démonstration qui vient d'avoir lieu aux Etats-Unis a dû produire un excellent effet sur

nos voisins qui, parfois, se figurent (je parle des ignorants) que l'on peut faire de nous ce que l'on veut, sans même nous demander notre avis.

C'est ainsi qu'à propos de la question des pêcheries, question qui devient tous les jours de plus en plus embrouillée, un journal de Cincinnati ne se gênait guère de dire dernièrement que, pour en finir avec cette affaire et pour régler une fois pour toutes les difficultés qui pourraient surgir entre les deux pays, il n'y avait qu'une chose à faire : c'était d'annexer le Canada.

L'idée n'est pas mauvaise au point de vue de la doctrine Munroe, mais nous ne sommes pas encore prêts à l'admettre, parce que nous ne faisons que commencer notre tâche en Amérique et que nous avons la prétention de former toujours un groupe distinct et dirigeant.

Les buveurs de bière de Cincinnati peuvent donc encore rêver longtemps.

. Nous devons d'autant plus relever le front que certaines gens semblent n'avoir d'autre mission que de chercher à nous faire ignorer.

Il y a dix jours à peine, un incendie dévorait tout une ville, Vancouver, terminus du chemin du Pacifique. Nous avons reçu cette nouvelle avec les autres dépêches de la presse associée. Mais ce qu'il y a eu d'étrange a été de voir le maire de Vancouver, annoncer aussitôt ce désastre au maire de Toronto, en le priant de prévenir les autres villes et demandant à toutes des secours immédiats.

Cette manière d'agir a été très remarquée, et on se demande encore si on doit l'attribuer à l'ignorance ou à la sottise du chef municipal de la ville de Vancouver.

Cette idée d'aller choisir une ville de second ordre est vraiment des plus baroque ; cependant, les Montréalais ont excusé la faute du maire du village Colombien et lui ont envoyé immédiatement quelques milliers de piastres.

Peut-être nous dira-t-on merci un de ces jours.

. La mort du roi de Bavière a détourné pendant quelques jours l'attention de toute l'Europe, qui semblait concentrée sur la question du *Home Rule*.

Tous les regards se sont dirigés aussitôt du côté de Berlin, et l'on se demandait avec inquiétude si le chancelier de fer n'allait pas étendre plus étroitement encore dans ses serres le petit royaume de Bavière, qu'il a déjà pétri à son aise depuis vingt ans.

Mais non, pour Bismarck rien n'est changé. Un idiot ramasse la couronne qu'un fou a laissé échappé.

Quand on a appris au prince Otto qu'il était roi, il a reçu cette nouvelle d'un air indifférent et n'a trouvé rien autre chose à dire que ces mots : "Ainsi, les soldats vont être obligés de sortir."

C'est tout ce que l'on a pu tirer de ce cerveau ramolli.

Cette succession, toute légale qu'elle soit, est un des plaidoyers les plus irréfutables que l'on puisse opposer au principe de la monarchie telle qu'on l'entend encore dans certaines contrées du Vieux Monde.

Il semble, du reste, qu'un vent de folie soit passé tout à coup sur tout le pays bavarois. Les dépêches nous apprennent, en effet, que personne n'a eu le cœur d'annoncer d'une manière convenable à la pauvre mère la mort de son fils.

Le chapelain de la Cour s'est rendu dans les appartements de la vieille reine et, sans lui dire un seul mot, a commencé la lecture d'un passage de la bible, ayant quelques rapports avec la triste circonstance. Trois fois il répéta ce texte d'une voix lente et monotone, quand la reine, effrayée, demanda d'une voix tremblante si quelque chose de grave était arrivé à son fils.

On lui répondit brutalement qu'il était mort. La malheureuse femme, toute reine qu'elle soit, n'en a pas moins un cœur de mère et elle tombe évanouie.

C'est ainsi qu'on respecte les deuils de famille dans le pays du roi Otto.

. J'ai oublié dans ma dernière causerie, de vous parler de l'accueil fait par les hommes de lettres à la poésie toute remplie de patriotisme et de sentiments élevés de Désaulniers : "l'Absolu-

tion avant la bataille" que l'auteur a lu à la grande convention de Rutland.

Fréchette, Sulte, Lusignan, Decelles, Taché, Chauveau, Dr Morriset, ont vivement félicité le jeune poète et par là même, ont protesté contre l'inepte critique d'un anonyme dont je vous ai déjà parlé.

Nul n'a dit que c'était un chef-d'œuvre—les chefs-d'œuvre sont au moins aussi rares en Canada que partout ailleurs — mais tous ont reconnu que le souffle du poète était puissant et vrai.

J'ai surtout remarqué la concision de la lettre de Sulte : " Les vers sont bons. Je vous écrirai. "

C'est bref comme un commandement, et sincère comme un cri du cœur.

C'est bien Sulte ; un mot, pas de phrase.

. Le comité du Sénat français a décidé de ne pas confirmer la résolution prise par la Chambre des députés, d'expulser les prétendants au trône (?) de France.

Cette nouvelle a été reçue partout avec plaisir, sauf par les radicaux, qui ne veulent pas comprendre qu'un ennemi est presque toujours moins à craindre quand il est près de nous et qu'on peut le surveiller.

On a constaté, et je vous l'ai déjà dit, que le comte de Paris avait commis plusieurs maladresses à propos du mariage de sa fille, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour en commettre une plus grave encore en donnant aux prétendants Orléanistes, Jérômistes ou Victoriens une importance plus grande qu'ils n'ont en réalité.

La peur qu'ils viennent d'avoir va, du reste, les faire tenir tranquilles pendant un certain temps.

. Les anciennes élèves et les élèves actuelles de l'Académie de madame Marchand ont décidé de se réunir le surlendemain de la Saint-Jean-Baptiste, le 26 courant, afin de donner à leur digne institutrice, qui a été pour elles une seconde mère, un témoignage de gratitude et de reconnaissance qui lui est bien dû.

Cette idée lancée par le directeur spirituel de la maison a fait son chemin et toutes les dispositions prises assurent un succès remarquable.

L'année dernière une convention du même genre a eu lieu au couvent du Sacré-Cœur, au Sault au Récollet et on sait quelle fête splendide à signalé cette réunion.

Ces assemblées d'élèves d'une institution concourent à l'union, à la cohésion et à l'avenir de notre race et c'est avec plaisir que l'on constate que les femmes organisent à leur tour ces démonstrations qui, bien qu'ayant un caractère de famille, n'en ont pas moins pour effet de nous grouper et de nous entraider.

L'éloge de la maison d'éducation dirigée par madame Marchand n'est plus à faire ; les succès qu'elle a remportés depuis plus d'un quart de siècle et les excellentes qualités qui distinguent les élèves de cette académie sont connus de tous.

Succès au *conventum* du beau sexe !

. Au moment de mettre sous presse nous recevons *Le Saint-Jean-Baptiste*, numéro unique, spécial, publié à Papineauville, par M. N. Pagé, à l'occasion de la fête nationale.

Ce numéro contient d'excellents écrits de MM. de Bataille, B. Sulte, Dr Valade, Walter Clech, Ch. Thibault, A. Lusignan, H. A. Goyette, N. Champagne, S. Drapeau, E. Campeau et autres. Bravo ! Papineauville.

Leon Ledieu

NOS CLICHÉS DE GRAVURES

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.



LE ROSIER

SONNET

Nous portons en notre âme au printemps de la vie,
Un rosier verdoyant qui fleurit tous les jours ;
Symbole permanent des fidèles amours,
Des gloires, des respects, des biens que l'on envie.

Comme il brille au matin ! Il semble que toujours
Il embaumera l'air, lorsque tout nous convie
Au bonheur dont jamais l'âme n'est assouvie.
Mais l'espoir est fragile... et les rêves sont courts...

Chaque jour cependant une fleur se détache,
Fleur qu'emporte le vent ou qu'avec soin l'on cache.
Qui laisse, encor pâlie, un charme sans pareil.

Bientôt plus de rosée, hélas ! plus de soleil.
Et quand la nuit s'étend partout, froide et voilée,
Le rosier est flétri..., l'âme s'est envolée.

GEORGES MENGEOT.

L'AVOCAT

I

L'AVOCAT prépare sa fortune politique. Il court après les affaires retentissantes, défend les anarchistes, fait retentir le Palais de ses éclats de voix à la Danton, ébranle la barre de ses coups de poing, fait frémir sur leurs sièges les bons juges somnolents.

Les confrères le *blaguent* ou le fuient. Il a été déjà trois fois rappelé à l'ordre par le Conseil, et il en est tout fier.

Il fait des conférences populaires, dans lesquelles son éloquence torrentueuse se répand sur les sujets les plus divers : l'éducation et la graphologie, la question sociale et la gymnastique, le problème religieux et la fabrication des mâts de cognac en chambre.

Interrogez-le sur tout ce que vous voudrez. Pour toute chose il a un discours tout prêt. Il parlera avec une égale sûreté de l'origine des races et de l'influence du bleu dans les arts.

L'avocat est omniglotte, astronome, chimiste, physicien, biologiste, économiste : toutes les connaissances, il les a puisées, il les puise dans cet intarissable réservoir dont la nature l'a gratifié, et qui s'appelle le gosier.

Et cette faculté merveilleuse de parler sur tout, à tout instant, de parler sans repos ni trêve, le jour, la nuit, au Palais, à l'auberge, en public, au cabinet ; cette faculté étonnante d'être une fontaine toujours coulante, à quoi tient-elle ?

A un fil.

L'avocat est un bavard auquel on a coupé le fil.

II

L'avocat est arrivé, le voilà député. Le voilà législateur. Le voilà gouvernement.

Il parle, il parle, il parle. D'un bout de séance à l'autre, sa voix retentit, glapissante ou grave.

Au pied de la tribune, où, confiant en lui, il étale ses périodes, ronfle ses déclamations, soupire ses élégies politiciennes, il y a la France qui souffre et qui attend.

L'agriculture, le commerce dépérissent.

L'avocat parle, parle, parle.

L'agriculture est dans le marasme ? Il fera, s'il le faut, quarante discours sur l'agriculture.

Le commerce languit ? Il n'hésitera pas à se dévouer pour le commerce. Il ira, s'il est nécessaire, jusqu'à soixante-cinq harangues.

Il parle, il a parlé, il parlera.

Il entassera projets sur questions, interpellations sur projets. Sa *serviette* — en attendant qu'elle devienne un portefeuille — se gonfle à en crever.

Elle en crève, en effet, et que sort-il de cet amas de papiers, d'études, de propositions, de dossiers d'affaires, classés, annotés par l'avocat ?

Des paroles, des mots : — du vent.

L'avocat parle, parle, parle. Il a parlé, il parlera sans débrider, jusqu'à la fin de tout.

III

Tout en parlant, il est devenu ministre. Ah ! il s'est remué pour cela ! Il a parlé dans les couloirs, il a parlé dans les antichambres, il a parlé à la bouche des uns, à l'oreille des autres, au derrière de certains.

Il est ministre !

Dès lors, il se transforme. Autant il se répandait, autant il se concentre. Il se boutonne jusqu'au menton, il prend des airs à la Guizot. Sa servilité d'hier vis-à-vis de tous les gens en place se change en arrogance, sa souplesse d'échine en raideur, et — miracle inouï — son bavardage intarissable, en mutisme calculé.

Maintenant, il est arrivé. Le voilà homme d'Etat. C'est assez pour qu'il se croie obligé de jeter sa soutanelle aux orties, — avec ses exubérances, ses théories, ses déclamations d'antan.

Il est entré dans son portefeuille, il est vêtu en peau de chagrin. Et un homme d'Etat en peau de chagrin doit être sérieux, triste, pensif, funèbre.

IV

Ici finit l'avocat jusqu'au jour où, par un accident quelconque, le ministre fait la culbute et retombe sur le marbre de la tribune, Gros-Cicéron comme devant.

Alors, sans se déconcerter, il se relève, essuie son postérieur poussiéreux — ou boueux — reprend sa robe et son bonnet carré et se remet à parler, à parler, à parler, ici, là, en haut, en bas, à vous, à moi, à nous, à tous, parlant de tout, sur tout.

Et il regrippe au pouvoir ; et il en retombe ; et il y regrippe, et cela dure comme ça tant que ça peut !

V

PRIÈRE

Seigneur, mon Dieu, dans votre infinie prévoyance et bonté, vous nous avez donné la petite vérole, l'inondation, le philosophe Caro, le moraliste Jules Simon, le poète Deroulède et l'historien Maxime du Camp.

Nous les acceptons, Seigneur ; nous les subissons avec résignation, et nous sommes prêts, s'il le faut, à recevoir de vous d'autres variétés de ces espèces.

Mais, par grâce, Seigneur ! délivrez le pays de l'avocat !

Ainsi soit-il !

HENRI AIMEL.

LES FRAISES

ILLES sont en abondance cette année, et il est intéressant de parler un peu de cet excellent fruit. Le mot fraise viendrait de *fragas*, mot dans lequel on trouve le même radical que dans *fragare*, sentir bon, et dans *flagrare*, brûler, briller, savoir ; en grec, *phlegô*. La fraise est ainsi désignée comme la plante à l'odeur suave par excellence ou comme la plante aux fruits rouges, couleur de feu. C'est un fruit composé de fruits partiels implantés tout autour du receptacle accru et devenu charnu, tombant à maturité. Le receptacle des fruits, qui constitue la fraise, devient en mûrissant d'un rouge vermeil (il est quelquefois blanc) pulpeux, succulent, sucré et très parfumé.

La fraise est un des fruits les plus délicieux ; quelques-uns disent le plus délicieux. Ajoutons que la meilleure des fraises, celles que préfèrent toujours les vrais connaisseurs, les amoureux et les poètes, est la fraise sauvage, qui se rencontre sur la lisière des bois, à l'ombre des buissons, où elle croît spontanément.

Par la culture, il est vrai, la fraise a gagné en grosseur et en moelleux, ce qu'elle a perdu en parfum sauvage. Le fraisier préfère les terres douces et substantielles, mélangées d'engrais bien consommés, exposés au midi ou au levant. Les jardiniers soigneux placent sous les fraises, qui se forment, une couche de paille non brisée, qui empêche ce petit fruit parfumé de se salir en mûrissant, précaution qui dispense des lavages et conserve à la fraise la saveur et le parfum qu'elle perd lorsqu'on la trempe dans l'eau.

Nous ne pouvons, en finissant, faire autrement

que de citer ces jolis couplets de Pierre Dupont sur les fraises :

Quand de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois,
Qui rougissent dans la verdure.
Plus rouges que le vif corail ;
Balançant, comme un éventail
Leur feuille à triple découpage.
Qui veut des fraises du bois joli,
En voici mon panier tout rempli.

Rouge au dehors, blanche en dedans
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine,
Qui tient de l'ambre et du rosier.
Quand elle monte du fraisier
On sait que la fraise est prochaine.
Qui veut des fraises du bois joli,
En voici mon panier tout rempli.

Hélas ! n'entends-je pas venir
Un essaim qui vient nous cueillir ?
Petits garçons, petites filles,
Ils pillent fraises, fleurs et nids,
Sans craindre les serpents tapis,
Ni les guêpes, ni les chenilles !
Qui veut des fraises du bois joli,
En voici mon panier tout rempli.

Dans les feuilles du coudrier
Serrez les fibres du fraisier,
Qu'elles ne voient plus la lumière !
À la halle, pour quelques sous,
Avec les panais et les choux,
On va les vendre à la fruitière.
Qui veut des fraises du bois joli,
En voici mon panier tout rempli.

NOTES ET IMPRESSIONS

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir. — CHATEAUBRIAND.

.

Le vrai patriotisme consiste à avouer ses fautes pour s'en corriger, et non à les cacher pour en prolonger les suites. — A. LEGRAND.

.

L'intérêt est un traité de philosophie qui tarifie tous les sentiments et toise toutes les consciences. — ALEX. DUMAS.

.

Dans les circonstances difficiles, quant un homme écrit au lieu d'agir, c'est un littérateur et rien de plus. — OCTAVE FEUILLET.

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Léandre Beauvais, (\$50.00), 187, rue Murray ; Joseph L. Gagnon, 442, rue Mignonne ; H. A. Plamondon, 408 1/2, rue St-Denis ; Louis Renaud, (\$3.00), 167, rue St-Martin ; Joseph Latreille, 487, rue St-Dominique ; dame Hormidas Leblanc, 240, rue Wolfe ; Arthur C. Longtin, 2190, rue Notre-Dame ; Escar Pageau (\$15.00), 168, rue Visitation ; L. A. T. Petit, 604, rue Sanguinet ; dame Bernabé Sabourin, 17, rue de la Montagne ; Henri St-Onge, (\$4.00), 98, rue St-Félix ; dame Léon Fabre, 94, rue Delisle ; Chs Hamelin, 216, rue St-Christophe ; dame Edmond Dupuis, 393, rue Amherst ; Peter Rochon, 37, rue Olier ; d'elle Léocadie Chartrand, 199, rue Maisonneuve ; Pierre Nadeau, gardien de la barrière du G. T., rue des seigneurs ; J. A. Julien, 42, rue St-Vincent ; P. Décaré, 195, rue des Allemands ; Elzéar Pelletier, 295, Chemin Papineau ; F. Labelle, 34, rue de la Montagne ; Louis Séguin, 13, rue Allard ; Pierre Ouellette, 16 ruelle Rolland ; madame Cusson, 121, rue Rose.

Québec. — Alfred Lamontagne (\$25.00), 400, rue St-Valier ; Alfred Tardif, 88, rue Latourelle ; N. Beaulé, 58, rue de la Couronne ; Michel Boulet, 18, rue Scott ; Jos. Prémont, 26, rue Ste-Julie ; Narcisse Côté, 257, rue St-Jean ; Théodore Dubuc, 76, rue Latourelle.

Bay City, Mich. — Isaac Obey.

Ville St-Jean-Baptiste. — C. Paré, 127, rue St-Laurent.

Ste-Cunégonde. — Dame Théophile Robert, 703, rue Albert ; J. Bte Paradis, 117, rue Vinette ; Olivier Trudeau, 2676, rue St-Joseph.

Ville St-Henri. — Pierre Larante, 184 et 186, rue St-Henri ; Joseph Beauchamp, 217, rue Lemaire.

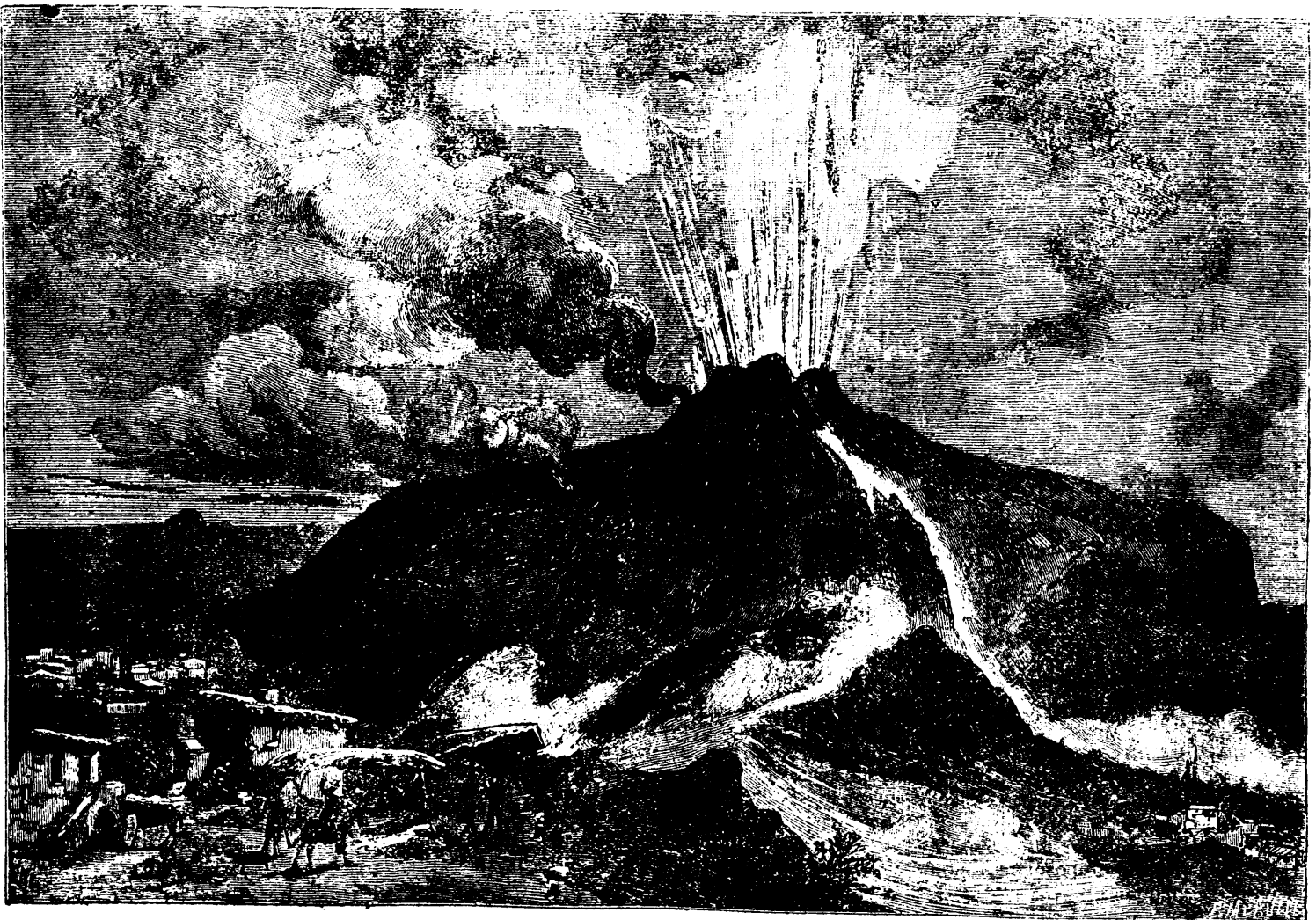
Côte St-Paul. — Alexis Daigneault.

Ste-Anne de la Pocatière. — L. A. Paquet.

N. B. — Nous prions les personnes qui nous ont envoyé des numéros gagnants du mois de mai, sans nous donner leur adresse, de vouloir bien nous l'envoyer au plus tôt, si elles veulent recevoir leurs primes.



ÉTATS-UNIS. -- SANG-FROID D'UNE JEUNE FILLE : MLE JULIA FITZGERALD EMPÊCHE UN DÉRAILLEMENT PAR SON COURAGE ET SON ÉNERGIE



L'ÉRUPTION DE L'ETNA

VOYAGES ET AVENTURES

CHEZ LES PATAGONS

(Suite)

II

LE lendemain matin, Pedro vint réveiller les voyageurs endormis dans leur lourd chariot.

Le docteur qui était réveillé, levé, et déjà en train de classer ses collections, vint ouvrir.

— Vos messagers sont de retour, dit le gaucho et ils ont réussi au delà de leurs espérances.

La physionomie du savant rayonna :

Dites-leur d'accourir, je les attends avec impatience.

L'Indien Pouane, suivi des deux autres hommes de sa race, ne tarda pas à se présenter.

— J'ai gagné, dit-il, la récompense que vous m'avez promise, car je ramène non seulement le compagnon que j'avais emmené avec moi, mais encore Calfoucourah que voilà. C'est le fils aîné du grand cacique Shay-Hueque ; son père, qui lui a donné le nom de son glorieux aïeul, vous l'envoie pour qu'il vous serve d'otage et qu'il vous tienne lieu de sauf-conduit dans toutes les tribus qui reconnaissent son autorité.

— Merci, brave Pouane, s'écria le docteur joyeux ; non seulement tu toucheras ta prime, mais je te donnerai le double de ce que je t'ai promis. Quant à Pedro, il n'aura pas non plus à se plaindre de ma générosité.

Le chef de l'expédition se hâta de donner des ordres pour presser le départ. Les chevaux épars dans la pampa furent rapidement menés au rancho ; les uns furent attelés, au nombre de seize, au lourd véhicule qui servait à transporter les provisions et les richesses des voyageurs ; les autres furent enfourchés par leurs cavaliers qui portaient en éclaireurs, le fusil en bandoulière.

La caravane ainsi organisée avait un grand air.

En tête marchaient les quatre Européens et le Canadien précédés de Pouane et de Calfoucourah qui leur servaient de guides.

Derrière eux, formant un second groupe, six Indiens armés de fusils et de lances.

Enfin venait l'énorme voiture trainée péniblement par ses huit paires de chevaux attelés deux à deux et conduits par trois Indiens montés en postillons tandis que le nègre Apatou suivait, tantôt à pied, tantôt dans le coffre de la voiture où, tout en cheminant, il préparait les aliments du prochain repas.

Douze heures de marche auraient suffi à des cavaliers pour se rendre chez les Mamouelches qui forment une des nations les plus puissantes de la race patagonne.

Ce n'était pas sans raison que le docteur Leroux se montrait joyeux du résultat qu'il venait d'atteindre.

Le grand cacique Shay-Hueque, fils du glorieux Calfoucourah mort à cent dix ans, avait consenti à lui ouvrir ses Etats, et lui le premier de tous les Européens, il allait pouvoir étudier de près ces nations sauvages et belliqueuses, les seules qui

aient utilement lutté jusqu'à ce jour contre l'invasion des blancs, les seules dont le territoire n'a jamais été foulé par des visages pâles à moins qu'ils n'y eussent été amenés comme prisonniers et comme esclaves.

Un Américain du Sud, bien connu dans le monde savant des deux hémisphères, M. Moreno, en 1874, pénétra pour la première fois chez une tribu patagonne momentanément en paix avec les races blanches.

Son but était la recherche d'objets anthropologiques, dont il a fait une admirable et unique collection après la découverte qu'il fit de plusieurs cimetières préhistoriques et de quelques *paraderos* ou campements d'anciens Indiens.

Depuis, le jeune savant a fait de nouvelles découvertes ; mais il n'a pas pu obtenir de Shay-Hueque l'autorisation de pénétrer dans ses Etats et il a dû borner son exploration à la vallée du rio Limay que d'ailleurs aucun blanc n'avait parcourue avant lui.

M. Moreno a aujourd'hui un musée préhistorique

naissait parfaitement la langue de ces tribus, déclara qu'il ne pénétrerait chez son ami que les mains pleines.

Le comte de la Boysse, le peintre Beaudoin, le solennel M. Barbier entrèrent donc dans le chariot et en sortirent emportant les cadeaux destinés au cacique, à ses quatre femmes et à ses nombreux enfants.

Ces cadeaux consistaient en toute une pacotille d'objets divers, la plupart en argent ciselé.

On y voyait des étriers et des éperons d'argent dont l'aspect fit tressaillir de joie le jeune chef.

Le docteur, en effet, avait eu soin de composer cette collection d'objets de diverses grandeurs, de sorte que le cacique comprit qu'il y aurait de quoi équiper ses enfants qui, comme tous ceux de cette race, apprennent à monter à cheval en même temps qu'ils s'exercent à marcher.

A ces objets destinés à la portion masculine de la famille du chef, se joignaient des pièces d'étoffes, du linge, des vêtements européens, uniforme ou livrées gallonnées que les Patagon gardent précieusement pour servir dans les fêtes ou dans les assemblées.

Des anneaux d'argent pour les jambes et pour les bras, des colliers de perles de couleur, des foulards de soie et de cotonnade aux teintes violettes, complétaient le lot destiné aux femmes de Shay-Hueque.

Enfin, derrière les quatre Français, apparut le Canadien portant sur la tête une corbeille pleine d'objets formant une batterie de cuisine complète : chaudrons de cuivre, marmite de fer battu, casseroles de diverses formes et de diverses grandeurs, vases et bouilloires, assiettes et plats de métal.

Quand, ainsi chargés, les nouveaux venus se présentèrent à l'entrée de l'habitation, ils y trouvèrent, placées en rang, les quatre femmes du cacique qui venaient les recevoir suivant le cérémonial du pays. Elles tenaient à la main desalebasses pleines d'une eau limpide qu'elles offrirent à leurs visiteurs.

Ceux-ci burent sans se faire tirer l'oreille ; mais quand ces mêmes femmes vinrent leur présenter dans d'autres récipients des poumons et des rognons crus de lama sauvage, baignant les uns dans du sang chaud, d'autres dans du sang caillé, ils firent un geste d'horreur qui dut d'autant plus scandaliser ces dames que les mets qu'elles offraient passent, dans le pays, pour être le dernier mot de la gastronomie.

Shay-Hueque qui assistait, derrière ses épouses et entouré

d'une quinzaine d'enfants des deux sexes, à la réception de ses hôtes, parut lui-même blessé du refus des Européens.

Le docteur lui expliqua de son mieux que les blancs ont horreur de la chair crue et que la seule vue du sang suffit pour leur ravir l'appétit. Le chef, sans bien s'expliquer de semblables préjugés, se montra bon prince et ordonna à ses épouses d'allumer du feu et de faire rôtir un quartier de guanaco.

Les voyageurs purent seulement alors examiner en détail l'habitation de Shay-Hueque.

Elle mesurait environ 15 mètres de longueur ; les murs et les toits étaient faits de peaux de chevaux tendues et fixées à des pieux ; le sol était couvert de peaux de guanacos cousues ensemble en forme de grands tapis.

La maison était idéalement divisée en deux compartiments.



On enveloppa le vieillard dans un cuir frais.—(Page 62, col. 2).

incomparable, composé de plus de 300 crânes complets de races sud-américaines.

C'étaient des richesses analogues plus grandes encore que le docteur venait d'obtenir le droit d'acquiescer !

Malgré la lenteur de la marche nécessitée par les difficultés de la route, semée par-ci par-là de marais salins recouverts de joncs et où, sans leurs guides, les voyageurs auraient risqué cent fois de s'engloutir, après les haltes nécessitées par le besoin de se reconforter par de bons repas et de dormir pendant la nuit, on arriva sur le territoire patagon le lendemain du départ, et l'on atteignit le campement de Shay-Hueque avant la nuit du même jour.

Le lourd chariot s'arrêta devant la case du cacique : c'est la plus grande habitation de toute cette région.

Shay-Hueque vint au-devant de ses hôtes et les pria d'entrer dans sa demeure. Le docteur, qui con-

D'un côté étaient posés les lits des quatre femmes du cacique et de ses enfants.

Ces lits étaient un amoncellement de peaux de moutons et de lamas sauvages, recouvertes d'une peau de cheval dont le revers était orné de peintures fort originales et fort naïves ; auprès de chacun de ces lits une branche d'arbre piquée en terre servait à suspendre les vêtements.

De l'autre côté de la séparation imaginaire, tous les hommes indistinctement pouvaient prendre place pour dormir.

Les femmes étaient chargées des soins de cet intérieur, fort propre et bien disposé, en tout point supérieur au rancho du gaucho Pedro, situé pourtant dans la plaine civilisée.

Ce qui frappa surtout les voyageurs ce fut la supériorité de ces Indiens sur les métis espagnols, supériorité démontrée par les besoins d'une sorte de luxe et de confortable.

Dans la case du cacique on voyait divers objets dus à son industrie, des plats de bois, des armes de pierres.

Les épouses du chef ne restaient pas inactives ; du feu avait été allumé au centre de la tente au sommet de laquelle une ouverture, pratiquée à cet effet, laissait échapper la fumée.

Des quartiers de venaison, embrochés dans des baguettes de bois, ne tardèrent pas à tourner sur les piquets fourchus fichés en terre à cet usage.

Tout cela témoignait de la part des femmes une certaine habileté culinaire à laquelle nos voyageurs étaient bien loin de s'attendre.

Pendant que le gibier rôtissait, les enfants du cacique avaient quitté la tente ; ils revinrent bientôt, apportant une corbeille remplie de fraises odorantes.

Quelques-uns d'entre eux étaient chargés de pommes mûres à point ; d'autres encore apportaient une provision de petits tubercules blancs que les indigènes appellent *saqueul* et qui, après la cuisson, forment un aliment farineux fort agréable au goût.

Les cuisinières s'empressèrent de recevoir ces provisions et de montrer leur talent en les préparant de façons diverses ; pendant que les unes faisaient cuire les racines de saqueul, une autre en écrasait une certaine quantité toute crue pour la mettre dans du lait.

Enfin le repas fut prêt et les voyageurs furent invités à s'asseoir sur le tapis de peau étendu sur le sol et à prendre place autour des mets servis dans la vaisselle apportée par le docteur.

Apatou vint placer des couverts auprès de ses maîtres qui ne voyaient pas sans embarras la perspective de manger avec les doigts.

Quelques boîtes de conserves de France, parmi lesquelles figurait une monumentale terrine de foie gras du Périgord, furent apportées par le nègre et vinrent compléter le repas indigène.

Parmi les racines qui figurèrent à ce festin, le *ponien* sembla au docteur mériter une étude particulière.

Sa forme et sa grandeur étaient celles d'une grosse carotte ; son enveloppe était épaisse et dure, d'un brun prononcé et cannellée dans le sens de la longueur. Le sommet était surmonté d'une fleur massive, et de couleur foncée.

Les ponien non mûrs étaient blancs à l'intérieur, fermes et âcres au goût ; ceux au contraire qui étaient mûrs étaient juteux, agréables et doux. Ces derniers avaient acquis une forme singulière et la partie supérieure de leur enveloppe avait éclaté, laissant échapper une délicieuse odeur de melon.

Les femmes du cacique offrirent à leurs hôtes de ces *ponien* frits dans de la graisse de cheval et nos voyageurs ne furent pas peu surpris en constatant qu'ainsi apprêtées ces étranges racines ont absolument le goût de la pomme de terre.

Les voyageurs se retirèrent dans leur chariot quand le repas fut terminé et dormirent jusqu'au matin pendant que les Indiens et les gauchos de leur suite campaient autour d'un grand feu allumé.

Le lendemain, un spectacle aussi curieux qu'inattendu leur était réservé.

Le cacique Snay-Hueque vint leur annoncer qu'on allait enterrer un vieillard qui allait passer de vie à trépas et les invita à assister à la cérémonie.

Suivant le chef, les explorateurs pénétrèrent dans

la tente du moribond, fort étonnés d'ailleurs d'être invités aux obsèques d'un homme encore vivant.

Le Dr Leroux voulut s'approcher du malade, mais le cacique lui fit signe impérieusement de s'abstenir de toute manifestation.

Les voyageurs furent alors témoins du plus horrible des spectacles.

Les diverses nations patagones ont un tel respect des morts que, dans le but de les ensevelir plus solennellement, ils sacrifient même le respect de la vie de leurs parents.

Ceux qui entouraient le moribond se préoccupaient en effet moins d'adoucir ses souffrances que de le bien ensevelir, et de peur que les membres ankylosés par l'âge ne se raidissent trop après la mort, avaient le soin de le revêtir vivant de son linceul.

Après avoir placé de force ses jambes le plus près possible de la poitrine, ils maintinrent l'agonisant sous une pression énergique capable de produire la rupture des os ; puis ils l'enveloppèrent dans un cuir frais, qui fut cousu au moyen d'une lanière découpée dans le cuir même qui devait se resserrer en se desséchant.

Le vieillard, pendant cette horrible opération, termina son agonie au milieu des plus affreuses douleurs.

On amena alors le cheval du défunt, et l'on attachait solidement sur son dos le sac contenant sa dépouille ; puis on se mit en route.

Derrière le cadavre marchaient ses femmes et ses proches parents, poussant des cris horribles et donnant les marques du plus grand désespoir ; au milieu d'eux circulaient des moutons destinés à être immolés sur sa tombe. Aux deux côtés du cheval chargé de son funèbre fardeau, caracolaient des cavaliers demi-nus et la lance en main.

C'est ainsi qu'on arriva non loin des tentes de la tribu, sur un terrain sablonneux, où l'on creusa un trou juste assez profond pour contenir ce sac de peau formant une sorte de boule.

On y déposa le cadavre de façon à ce que la tête fût presque à découvert à la surface.

On plaça ensuite dans sa fosse, autour de lui, ses armes, ses instruments et la nourriture qu'on suppose lui être nécessaire pendant le voyage qu'il venait d'entreprendre.

Quand le corps fut enfoui, on abattit, sur l'emplacement même, d'abord le cheval qui l'avait apporté, puis les moutons qu'on avait amenés, le tout aussi dans le but de ne pas lui laisser endurer la faim pendant le voyage.

Les femmes continuaient, pendant ce temps, à donner les marques de la plus profonde douleur, se frappant la tête du poing et s'arrachant les cheveux.

Bientôt elles partirent, formant escorte aux veuves du décédé qui, elles, étaient tenues de rentrer au domicile de leurs parents respectifs, et, sous peine de mort, d'y rester plus d'un an sans contracter aucune liaison, ni aucune union nouvelle.

Les voyageurs revinrent, le cœur gros, de cette cérémonie barbare, mais l'intérêt de la science, les soins les plus élémentaires de leur propre sécurité leur recommandaient de s'abstenir de toute réflexion.

Le cacique leur sut bon gré de cette discrétion et chaque jour leur donna des preuves nouvelles de sa bienveillance et de son affection.

JULES GROS.

FIN

HISTOIRE D'UN PREMIER COMMUNIANT GUILLOTINÉ.

IL Y ÉTAIT un grand garçon, maigre, et presque sans barbe, avec un œil noir qui vous impressionnait. Il était doux et affable, du moins à la veille de sa première communion, qui était son dernier, et volontiers communicatif. Il disait que cette bonhomie, il l'avait trouvée dans la prison... Auparavant, il était maussade et sombre.

Du reste, voici le récit de sa vie, à peu près tel qu'il me l'a fait :

" Je n'étais pas né pour finir sur l'échafaud. Dieu m'avait donné tout ce qu'il faut pour un honnête homme. Comment en suis-je arrivé là ? Je ne sais trop, ou mieux, je le sais bien. Tenez, tout

à l'heure le prêtre va célébrer la sainte messe pour moi, et je ferai la communion. Monsieur le bureau, ce sera ma première communion.

" Tout le secret de mes crimes est là ; je n'ai pas fait ma première communion. Oh ! l'histoire n'est pas longue, allez.

" Mon père, qui n'était pas un méchant homme, avait l'esprit perdu par la politique. Il me parlait de choses auxquelles je ne comprenais rien. Il me souvient seulement qu'il ne voulait pour moi que de l'école laïque, point de prêtre ni de religion.

" A l'âge de douze ans, j'avais voulu, moi, que mon nom fût inscrit au catéchisme. Il défendit au directeur de donner suite à ce qu'il appelait ma *sottise*.

Un jour, le prêtre chargé du catéchisme des garçons, vint à l'école. C'était un jeudi : nous étions plusieurs à nous récréer. L'homme de Dieu nous regarda jouer quelques moments et causa avec mes camarades. Puis, fixant ses yeux sur moi :

— Toi, mon enfant, je ne t'ai point vu encore. Tu ne viens donc pas au catéchisme ?

— Non, papa ne veut pas. Et j'ajoutai, avec ce sot orgueil d'un pauvre orgueil : Papa dit que ce sont des *bêtises* !

— Mais lui, n'a-t-il pas fait sa première communion ?

— Il dit qu'il l'a faite, mais que, pour un garçon, c'est inutile ; il suffit d'être honnête républicain.

— Pourrais-je le voir ton papa ?..... et à quelle heure ?

— Tous les jours, à huit heures du soir.

" Je me rappelle cette conversation parce qu'elle remua tout en moi, et j'aurais bien voulu que mon père changeât de résolution.

" Ma pauvre mère, à qui je racontai cette conversation, garda le silence ; elle n'avait jamais dit à mon père un mot d'opposition.

— Ton père fera ce qu'il voudra, ce fut sa réponse.

" A l'approche des huit heures, le cœur me battit ; j'étais à la fenêtre, je vis arriver le prêtre, je lui ouvris la porte : il me donna une tape amicale sur la joue, et exposa à ma mère le but de sa visite.

— Le père fera comme il lui plaira, répondit-elle toujours.

" Enfin mon père arriva : il s'enferma dans son bureau avec l'abbé.

" Vous pensez bien que je collai l'oreille à la serrure et j'entendis tout.

— Pourquoi ne pas laisser faire la première communion à cet enfant ? Il est ouvert, intelligent, et il me semble ardent, au moins au jeu. Laissez-le grandir sans amour de Dieu et du devoir, sans frein devant ses passions naissantes, et vous aurez travaillé à sa perte.

" Mon père avait une parole abondante et facile, mais il répétait sans cesse ce qu'il m'avait dit, et refusait énergiquement d'accéder aux sollicitations de l'abbé.

" Celui-ci se leva enfin, et, entr'ouvrant la porte, il ajouta ces derniers mots, qui sonnent encore comme un cri déchirant dans mon âme :

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous vous montrez le plus cruel ennemi du bonheur de votre enfant. Un jour vous risquez d'être malheureux pour lui, mais à vous la faute.

" Il se retira triste, mais toujours amical pour moi, car il me fit de nouveau sa première caresse.

" Je raconte cette scène avec quelques détails, parce qu'elle fut, voyez-vous, le point de départ de ma vie entière.

" Dès ce jour, je me mis à persifler mes meilleurs camarades : mon caprice fut ma loi, plus de respect pour personne.

" Trois ans après, un jour que mon père m'avait donné un soufflet, je quittai la maison. Je me réunis à une société de voyous dont pas un n'estimait son voisin. Nous vivions de petites rapines, et la nuit, nous la passions au-delà des barrières, dans quelques maisons en construction, ou même dans les masurettes abandonnées.

" Je vous fait grâce, monsieur, des détails de notre aimable vie.

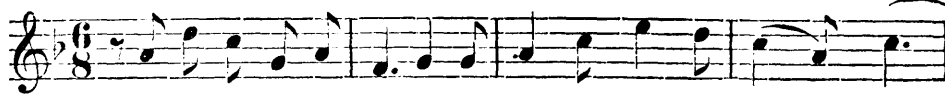
" A dix-sept ans, la police s'empara de moi ; il n'y eut pas de grosses preuves, et je fus envoyé dans une de ces maisons de correction où l'on ap-

L'AMOUR VEILLE SUR NOUS

SERENADE.

MUSIQUE DE LUCIEN COLLIN.

PAROLES DE VILLEMER ET F. SAVARD.



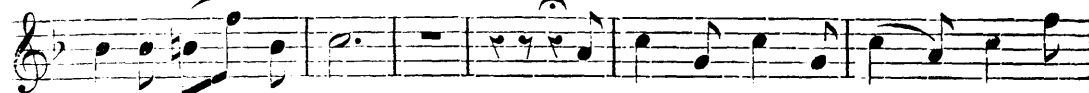
Le prin-temps va re - nal - tre, Je viens sous ta fe - né - tre —



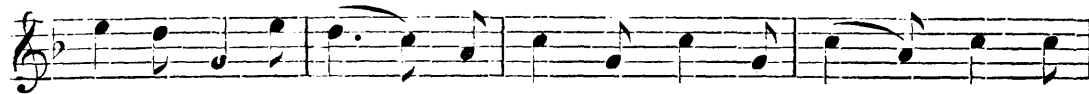
— Se-mer à plei-nes mains Les mu - guets, les jas-mins. La brise est par - fu-



mé - e, Les nids sont pleins d'a - mour; Pa - rais, ma bien ai - mé - e, A-



vil est de re - tour. En - tends, l'a - mour t'ap - pel - - le, Ou-



vre tes yeux si doux; Va, ne crains rien, ma bel - le, L'a-



mour veil - le sur nous, L'a - mour veil - le sur nous. —

De tous côtés les roses,
Depuis hier écloses,
Entourent les amants
De parfums enivrants.
La Nature endormie
Est lasse de sommeil;
L'Alouette, ma mie,
Chante son gai réveil.
Entends, etc

Des perles de rosée
Brillent sous la feuillée;
Doucement le Grillon
Chante dans le sillon.
Là-bas, la blonde aurore
Ouvre la porte au jour,
Quand l'horizon se dore
Et laisse entrer l'amour.
Entends, etc.

Tout n'est dans la Nature
Qu'un harmonieux murmure;
C'est le chant de l'oiseau,
Le caquet du ruisseau.
Avec leurs variantes
Faites pour nous charmer,
Mille voix caressantes
Disent : il faut aimer.
Entends, etc.

prend un métier, et où la vie serait douce, si le vice n'était déjà une habitude.

— Là, je fis connaissance de deux amis, moins bons que moi. Malgré la surveillance dont nous étions l'objet, nous parvînmes à nous échapper. Voilà deux ans de cela. J'avais dix-neuf ans.

— Depuis, j'ai vécu de vol et de pillage. Et comme cela arrive, un jour ou l'autre, dans la dernière expédition, le propriétaire résista. Je le frappai à mort, il eut le temps de crier : "Au secours!" J'étais couvert de sang et je fus pris.

— "On m'a condamné à mort : on a bien fait, je l'ai cent fois mérité.

— "Ce langage vous étonne, monsieur le bourreau?"

— "Oui, certes, lui répondis-je ; rarement les condamnés se reconnaissent coupables.

Il poursuivit :

— "J'aurais peut-être parlé comme eux, si la prison ne m'avait complètement transformé. En y entrant, j'étais un vrai fou furieux, je criais, je blasphémiais, je maudissais Dieu et les hommes. La porte s'ouvre, un prêtre vénérable se présente. J'ai cru revoir le prêtre qui avait insisté pour obtenir que je fisse ma première communion.

— "Pardonnez-moi, mon père, fis-je en l'arrêtant : pouvez-vous la faire en prison?"

— "Sur sa réponse affirmative, j'ai obtenu un catéchisme, quel beau livre ! Monsieur, quelles suaves prières ! Si j'avais su tout cela..."

— "Et quel cœur que cet aumônier ! Voyez ce beau crucifix dans ma cellule. Il paraît que je suis le seul ici qui possède l'image de Notre-Seigneur crucifié. Quel dommage que ce signe sacré ne soit pas partout !

— "Tenez, je n'ai plus de rancune contre personne, je ne maudis pas le nom de mon père... j'aime à penser qu'il reviendra de son impiété, qui m'a été si fatale... et j'ai prié pour lui !... Mais voici l'aumônier vénérable qui survient. Encore un mot avec lui, et puis vous me verrez admis à la table sainte."

Le brave garçon termina là l'histoire de sa vie ; mais j'ai eu quelques détails que sa réserve m'avait cachés. Dans la prison, il était devenu un objet de respect de la part de tous ; sa conversion était entière.

Le gardien-chef, qui lui apportait la soupe, m'a raconté de lui ce trait qui est bien beau ; il refusait toute nourriture le vendredi, parce que, disait-il, il avait honte de n'avoir encore rien souffert pour le Dieu qui l'avait racheté.

Il voulut communier le matin même de son dernier jour.

Nous assistâmes tous à la messe. Il se tint à genoux aussi longtemps que le prêtre fut à l'autel. Il communia... nous pleurions, on aurait dit qu'il s'appêtait à une fête.

Il pria toujours. Je dus l'avertir qu'il était temps de venir prendre quelque nourriture. Le brave aumônier lui avait fait apporter un bon déjeuner.

Il mangea avec appétit ; il était heureux, presque gai !

Ses geôliers eurent de lui un mot affectueux. Il en vit un qui essayait ses yeux.

— "Pleurer sur un misérable comme moi ! Allons, consolez-vous, si Dieu me fait la grâce, comme au bon larron, de me placer dans son paradis, je penserai à vous !

— "En attendant, fit-il en se tournant vers nous, je demande à tous ceux qui sont ici une petite prière pour l'assassin !..."

Je dis encore tous les jours un Ave Maria à son adresse.

Sur le seuil de la prison, il me dit un mot que je n'ai jamais plus entendu.

— "Il n'est pas si cruel, monsieur, de mourir à vingt et un ans, quand on accepte la mort en expiation de ses crimes !"

L'aumônier avait fait l'impossible pour obtenir une commutation.

Tout avait échoué. Il l'accompagna jusqu'au dernier instant ; il l'embrassa à plusieurs reprises... Avant de recevoir le coup mortel, le jeune coupable eut le temps d'entendre ce vœu (le vœu du bourreau) :

Fils du repentir, montez au ciel !



L'ÉRUPTION DE L'ETNA

UNE nouvelle éruption de l'Etna s'est produite il y a quelques semaines ; notre gravure représente ce volcan célèbre qui a causé déjà tant d'irréparables désastres.

Les détails du phénomène, qui nous viennent chaque jour de Catane en Sicile indiquent que les éruptions augmentent en proportions. Les secousses de tremblement de terre ont d'abord été ressenties dans les environs, puis la lave s'est mise à couler dans la direction de la ville de Montoro qui court un sérieux danger. Un autre flux, large de 600 pieds, se répand dans la direction de Nocolosi, dont la destruction est inévitable. Ces torrents de lave s'échappent de onze cratères. De longues colonnes de flammes sortent du cratère principal et offrent un spectacle des plus importants. Des pluies de pierres tombent continuellement dans le voisinage.

Ce réveil du volcan n'est pas sans effrayer les populations voisines. L'Etna en Sicile, est le plus redoutable des volcans d'Europe. C'est un des plus grands volcans du monde. Ses éruptions sont connues de toute antiquité. Les historiens grecs et latins ont décrit longuement ses paroxysmes.

On lit dans l'Épique, de Virgile :
"L'Etna tonne dans ses effroyables éruptions, tantôt lançant aux nués un nuage noir mêlée de fumée, il roule des globes enflammés ; tantôt vomissant des rocs de ses entrailles ardentes, il mugit, rassemble dans les airs les pierres calcinées et bouillonne au fond de ses abîmes.

"Encelade, le corps à demi brûlé de la foudre est enseveli sous cette masse ; à travers les soupiraux du grand Etna qui le presse, il exhale la flamme, et chaque fois qu'il retourne ses flancs fatigués, toute la Trinacrie tremble, le ciel se couvre de fumée."

Cette description de Virgile prouve qu'autrefois, comme aujourd'hui, les éruptions de l'Etna avaient une extrême violence et présentaient le même aspect. Pendant les premiers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, les éruptions ont été nombreuses. Il y a ensuite une longue phase de repos ; mais depuis huit siècles, de violentes éruptions se sont succédé à de courts intervalles.

Les éruptions les plus violentes ont eu lieu en l'an 31 avant Jésus-Christ.

Le cône principal de l'Etna s'élève à 2,000 pieds au-dessus de la mer. L'Etna s'étend sur une circonférence de près de 30 lieues, sa pente s'élève tout à fait insensiblement. Aux assises inférieures se trouve une zone de jardins magnifiques ; plus haut vient une zone de forêts ; enfin apparaît la région dénudée. Le sommet dépasse la limite des neiges perpétuelles, aussi est-il presque toujours couvert de

neige ou perdu dans les nues. D'en haut on voit avec admiration se dérouler tous les ravins qui en sillonnent les pentes, une profonde vallée, le célèbre Val del Bove, ouverte dans son flanc oriental et qui descend jusqu'à la mer. Tel est l'Etna. Son aspect a été modifié un peu par l'éruption de 1865 ; il l'a été encore par l'éruption de 1870. Mais les grandes lignes n'ont pas été notablement changées encore.

TENTATIVE DE DÉRAILLEMENT

Le 3 de ce mois, le train de New-York partant de Hartford, Conn., a failli dérailler près de cette dernière ville. Une jeune fille, Julia Fitzgerald, revenait chez elle, quand elle aperçut des morceaux de bois placés en travers de la voie. Le train allait passer et tout retard pouvait amener un désastre. C'est alors que la brave jeune fille n'écouant que son courage et déployant une force extraordinaire débarrassa la voie en quelques instants. A peine avait-elle enlevé le dernier morceau que le train passa à toute vitesse sans encombre. Cette acte de courage mérite d'être signalé.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

NO 202.—LOGOGRIPE

Suivant celui de mes deux poids
Que donne la balance,
Par moi l'on s'incline et s'avance
En chevalier courtois,
Par moi l'on bondit, l'on s'élance
Comme un léger chamois.

SOLUTIONS :

No 200.—Le mot est : Pierre.

No 201

BLANCS.	NOIRS.
1 D 5e C	1 F prend D
2 C 3e C, échec	2 D prend C
3 P 4e F, échec déc. et mat.	
	Si : 1 R prend C
2 D 7e R échec	2 R 5e R
4 D 4e C D, échec et mat.	

Et autres variations.

ONT DEVINE :

Mde J.-B. Bédard, Ottawa ; Hector Forget, Montréal ; A. N. V., Beaupré, comté de Montmorency ; E. Gauvin, Delle Odile Gagné, Québec ; J. H. Huot, Melle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

NAISSANCE

En cette ville, le 18 courant, la dame de M. A. S. Brodeur, dessinateur, un fils.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Retournez le dessin.

LES COMMANDEMENTS DE L'AVOCAT

Un plaideur malheureux vient de résumer ses rancunes en quelques commandements succincts et précis qu'il a communiqués à un journal français. Nous les reproduisons à titre de curiosité :

S'il faut Dieu tu confesseras
Ou le nieras facilement.

Son nom sans crainte jurera
Et toute chose même ment.

Faux témoignages soutiendras,
Sans nul remords, éloquentement.

Les père et mère compueras
Ou les fils indifféremment.

Le luxurieux tu défendras
Pour ses écus très aisément.

L'œuvre de chair procureras
Dans le divorce à tes clients.

Le bien d'autrui disputeras
Et raviras légalement

Puis, les dimanches garderas
Sans patenôtres assurément

Liste des prix de J. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-Zauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$3; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$3. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉS DE
TWEEDS, DRAPS, SERGES ET TRICOTS,
Dans les tissus les plus fins et les patrons les plus chic

— SONT AU —
SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE
MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents
jusqu'à \$3.00.
PULL-OVER faits sur commandes à 24
heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES
Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la
rue Sainte-Catherine, désire informer sa
clientèle qu'il vient de transporter son bu-
reau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voi-
sine de chez M. le Dr Lachapelle).

FRANCEUR & STE-MARIE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE
DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.



TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et
Ste-Catherine

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Novel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitières et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.—

La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSUOTTE & FRÈRE,
seuls agents pour Montréal.

217, rue St-Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 26 juin 1886

LES DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

VIII

MA chère Andréa, répondit-il, il y a des choses que je ne pouvais pas faire d'avance. Louise vous a montré les étoffes qui vous attendaient ; dès demain vous aurez la visite de votre couturière et de votre modiste. Demain aussi le personnel de votre maison sera complet ; vous aurez un cocher et un valet de pied ; une voiture entrera dans la remise et deux chevaux dans l'écurie.

—Vous avez déjà votre cuisinière ; mais pour aujourd'hui elle a commandé le déjeuner et le dîner qui seront apportés du restaurant. Votre cave est encore peu garnie ; mais nous achèterons les vins qui vous conviendront le mieux. Vous avez dû remarquer que je ne vous ai acheté aucun bijou ; j'ai voulu vous laisser le soin de choisir ceux que vous voudrez avoir et qui vous plairont. Du reste, vous n'êtes pas sans avoir entendu citer ce proverbe : " Tout ne se fait pas en un jour. "

—T o u t e s vos attentions sont excellentes, répondit Andréa, et je n'ai pas à trouver à redire à ce que vous faites et voulez faire ; mais un cocher, une voiture, des chevaux, me seront-ils bien utiles ?

—Ma chère Andréa, répliqua-t-il, Paris ne ressemble pas à une petite ville de province. Ici une femme jeune et belle comme vous ne peut guère sortir à pied. Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de rester constamment enfermée dans votre appartement. Je ne dis pas que vous sortirez tous les jours, mais le plus souvent possible, au moins trois ou quatre fois par semaine, seule ou avec moi, soit que nous allions au spectacle ou que vous fassiez une promenade utile à la santé. Or, pour monter l'avenue des Champs-Élysées et faire le tour du bois de Boulogne, il faut une voiture.

—En ce cas, je n'ai plus d'observations à faire. Toutefois, je dois vous prévenir que mon intention est de sortir fort peu.

—Il va sans dire que je vous laisse entièrement libre.

—D'ailleurs, reprit elle, je veux travailler.

—Vous voulez travailler ? fit-il avec surprise.

—Oui, répondit-elle en souriant, je veux apprendre.

—Quoi ?

—Ce que je ne sais pas, et, comme je ne sais rien, je veux apprendre. D'abord à parler.

—Mais vous parler très correctement, je vous assure.

—Vous êtes indulgent. Je veux bien vous avouer pourtant que j'ai beaucoup lu afin de trouver la manière de m'exprimer. Mais j'ai une écriture

abominable, et malgré toutes mes lectures je continue à avoir une orthographe déplorable.

—C'est bien, dit le baron, vous aurez un maître de français.

—Je voudrais aussi, reprit Andréa, savoir peindre, chanter et jouer du piano, puisque vous avez eu la pensée d'en placer un ici.

—Vous aurez aussi des maîtres de dessin, de chant et de piano.

—Ainsi, vous m'approuvez ?

—Absolument. J'ajoute même que je suis heureux de vous voir cette ambition. Avec votre intelligence extraordinaire, je suis sûr d'avance du résultat de vos études. D'ici deux ans vous serez plus instruite que beaucoup de femmes du meilleur monde, dont vous avez déjà la grâce, l'élégance et la distinction.

—Vous croyez cela réellement ?

—Oui, ma chère Andréa, vous serez tout ce que vous voudrez être.

Elle dressa son front superbe. Les éclairs de son regard illuminèrent son visage, qui devint

Henri offrit son bras à Andréa, et ils passèrent dans la salle à manger.

.....
Ainsi que M. de Manoise l'avait dit, l'installation d'Andréa fut complète dès le lendemain.

Pendant quelques jours, la jeune fille s'occupait de chiffons avec sa femme de chambre, une fille intelligente, discrète, fort au courant des petits mystères de la vie parisienne, que le baron avait choisie avec soin et sur d'excellents renseignements qu'on lui avait fournis.

D'un autre côté, les visites de la couturière et de la modiste venaient encore distraire Andréa. La confection de ses diverses toilettes n'était pas une affaire sans importance.

Tout en s'en rapportant complètement au talent et à l'expérience de ces femmes, Andréa eut l'adresse de les faire parler beaucoup et d'obtenir ainsi une infinité de détails sur les choses concernant la mode et l'élégance mondaine, tout en ayant l'air de ne rien ignorer.

Il lui fallut moins de huit jours pour se faire à sa nouvelle existence et se mettre à peu près au courant des habitudes de la vie parisienne.

Certes, si Manette Biron et Thomas l'eussent vue alors, ils auraient hésité à la reconnaître, tellement elle ressemblait peu à la petite couturière de Marangue.

Le baron de Manoise lui-même, qui voyait le changement s'opérer sous ses yeux, était surpris d'une transformation si rapide.

De fait, Andréa était au bout de ses huit jours une véritable Parisienne. Et si l'on eût dit à bien des gens qui la voyaient : Elle sort de son village, un endroit ignoré du fond des Ardennes, où l'on croit encore aux sorciers, au mauvais œil, à toutes les vieilles superstitions, ils auraient certainement répondu que c'était impossible et qu'on se moquait d'eux.

Mais, en se débarrassant et en jetant à tous les vents sa dépouille de campagnarde, Andréa restait la même moralement, avec son immense orgueil, son audacieuse ambition et son rêve merveilleux.

Parfois, cependant, sa pensée s'en allait errer autour de Marangue et de la ferme des Ambrettes. Cela lui arrivait quand, au milieu de son luxe et de son premier étourdissement, le souvenir de sa petite sœur se glissait furtivement dans son cœur.

Mais aussitôt elle se roidissait contre cet instant de faiblesse, qu'elle trouvait indigne de sa force et de sa volonté. Et, pour éloigner et faire disparaître les fantômes du passé, elle pensait à la



Ma chère Andréa, vous avez toujours été la plus belle.—(Page 38, col. 2).

radieux.

—Ah ! vous n'avez qu'un défaut à mes yeux ! s'écria M. de Manoise enivré.

—Lequel ?

—Vous êtes trop belle !

Elle eut un sourire qui compléta l'ivresse du jeune homme.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-il.

—A toutes les choses que je vais apprendre, répondit-elle.

Et tout bas, se parlant à elle-même :

—Je pense à la couronne que la sorcière a vue sur ma tête !

Pendant qu'ils causaient, la femme de chambre et la cuisinière avaient préparé la table. Le déjeuner commandé au restaurant arriva. Alors Louise, ouvrant la porte du petit salon, annonça que madame était servie.

prédiction de la Rebouteuse.

—Je marche vers l'avenir, s'écria-t-elle en redressant sa tête altière, je vais à ma destinée ! La sorcière a dit que mon front serait ceint d'un diadème !

Inutile de dire qu'elle gardait son cœur invulnérable et ses idées bien cachées. Ni le baron de Manoise ni personne ne pouvait pénétrer le secret d'une seule de ses pensées...

Quand elle se fut débarrassée, pour un temps, de la couturière et de la modiste, elle se mit immédiatement à l'œuvre pour parvenir au premier but qu'elle voulait atteindre : s'instruire. Elle se livra donc à l'étude avec une ardeur et une énergie indomptables...

Acquérir de l'instruction, apprendre le dessin, devenir musicienne, tout cela n'était pas des choses imposées ; c'est sa volonté seule qui agissait.

XI

Le jour même, le marquis de Soubreuil écrivit à son futur beau-frère qu'il avait une communication importante à lui faire, qu'il l'attendait chez lui le surlendemain, et qu'ils causeraient en déjeunant ensemble.

La lettre partie, il se dit :

—Henri devinera ce que je veux lui dire, il ne viendra pas.

La réponse qu'il reçut le lendemain lui prouva qu'il s'était trompé. Henri acceptait son invitation.

—La mission dont je me suis chargé sera peut-être moins difficile à remplir que je ne le supposais, pensa-t-il.

Le baron de Manoise fut exact au rendez-vous. Les deux amis se mirent à table et déjeunèrent presque gaiement. Cependant le marquis préparait ses moyens d'attaque, et Henri paraissait préoccupé par une pensée.

Quand, après avoir versé le café, le domestique se retira, le marquis et le baron allumèrent chacun un cigare et restèrent un moment silencieux en face l'un de l'autre, s'observant du regard. Maxime était hésitant, Henri mal à son aise.

Enfin, rompant le silence qui devenait pénible pour tous deux :

—Mon cher Henri, dit le marquis, tu dois te demander dans quelle intention je t'ai prié de venir passer cette matinée avec moi ?

—En effet, je me le demande, répondit le jeune homme en souriant, mais je crois le deviner un peu.

—Voici bientôt trois semaines que je ne t'ai vu ; je dois te dire, d'abord, que je suis heureux de l'empressement que tu as mis à te rendre à mon invitation.

—Je sais ce que je dois à ton amitié, Maxime. Et puis, continua-t-il en le regardant en dessous, tu m'as annoncé une communication importante que tu as à me faire.

—Henri, répliqua le marquis avec gravité, il s'agit de ta mère et de ta sœur.

Le front du jeune homme se rembrunit.

—Je vais te parler comme à un malade, reprit le marquis ; mon cher Henri, tu n'es pas du tout raisonnable.

Le baron ébaucha un sourire et devint très pâle.

—Oui, poursuivit le marquis, tu n'es pas raisonnable, et ta conduite est celle d'un insensé. Tu te ruines...

—Oh ! si ce n'était que cela, ce ne serait rien, continua le marquis ; mais tu te fais mépriser, et, aux yeux de certaines gens, tu peux paraître ridicule."

—Aux tiens, peut-être, répliqua le baron avec aigreur.

—Moi, répondit le marquis, j'aime trop mes amis pour ne pas excuser leurs faiblesses, même quand elles sont coupables.

—A la bonne heure, j'avais peur déjà de trouver en toi un ennemi.

—Henri, je suis et veux rester ton ami, et c'est à ce titre que je crois avoir le droit de te parler avec franchise. Il y a dans ton cœur un mal qu'il en faut faire sortir ; ton avenir, ton bonheur et celui des tiens dépendent de ta guérison ; tu es actuellement courbé sous un joug qu'il faut rompre. On pleure à l'hôtel de Manoise où tu ne parais plus. Ta sœur, dont tu connais la tendresse pour toi, souffre beaucoup de ton éloignement ; ta mère, qui t'adore, dont tu étais l'orgueil, dont tu restes l'espoir, ta mère est désolée, désespérée. Nous avons eu avant-hier une longue conversation ; nous n'avons parlé que de toi. Elle m'a dit :

—Maxime, rendez-moi mon fils ; rendez-le moi, vous qui allez être son frère, mon enfant aussi, rendez-le-moi et je vous bénirai tous deux...

—Je l'ai quitté le cœur navré, en lui promettant, sachant bien quels obstacles je rencontrerais, de te ramener auprès d'elle. Henri, nous passerons la journée ensemble, et ce soir nous irons dîner à l'hôtel de Manoise entre ta mère et ta sœur."

—Non, c'est impossible, répondit le baron.

—Impossible, pourquoi ?

—J'ai disposé autrement de ma soirée.

—Où vas-tu donc ?

—Je n'ai pas besoin de te le dire.

—Quoi ! s'écria Maxime d'un ton douloureux, Andréa tu sacrifies le bonheur de ta mère et de ta sœur ! Mais malheureux, mais fou que tu es, tu ne les aimes donc plus !

—Je les aime et les respecte toujours, Maxime ; mais Andréa a pris mon existence.

—Eh bien, il faut la lui retirer ! s'écria le marquis avec feu, voilà le joug qu'il faut briser ! que faut-il pour cela ? De la volonté et du courage. Henri, prends une résolution ferme et appuie-toi sur mon amitié, je t'aiderai !

—Mon cher Maxime, j'aime trop le joug dont tu parles, que je porte, pour essayer seulement de m'en affranchir. Va, tu ne connais par l'amour, l'amour qui fait vivre et dont on pourrait mourir dans l'extase du bonheur ! Pour un regard ou un sourire, je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

—C'est de la démence.

—C'est tout ce que tu voudras, mais c'est l'amour.

—Henri, tu m'épouvantes. Au nom de ta mère, de ta sœur, il faut quitter cette femme, devrais-tu en souffrir longtemps, il le faut.

—Rompre ma chaîne, si chère et si douce à porter, jamais ! Il me faut Andréa comme il faut à l'enfant sa mère, à l'arbre la sève, à la fleur le rayon de soleil !...

—Henri, je t'en conjure !...

—Ne me dis plus rien, à quoi bon ? Je ne te comprendrais pas. D'ailleurs, tu dois le savoir, je ne suis plus seul à l'aimer ainsi. Ils sont dix, ils sont vingt, davantage peut-être... Tous sont là, la

guettant, attendant un regard... Je ne la quitte plus, je fais bonne garde autour de mon trésor, je veille sur ma vie... Je suis jaloux ! Ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines, c'est du feu ! Ma tête est un brasier. C'est comme un tourbillon furieux qui m'emporte ; je tourne dans un vertige continu, le cœur exalté, le cerveau en délire !

Le marquis le regardait avec stupéfaction.

—Appelle cela si tu veux de la folie, reprit le jeune homme ; mais ne touche pas à ma joie, quelle qu'elle soit, laisse moi mon ivresse ! Mais tu ne la connais donc pas, tu ne l'as donc jamais vue ?

—Si, un soir, à l'Opéra, je l'ai aperçue.

—Ah ! je savais bien que tu ne la connaissais pas !... Maxime, je ne veux pas que tu me prennes tout à fait pour un fou ; il faut que tu juges par tes yeux tu verras Andréa.

—Je n'en éprouve nullement le désir.

—N'importe, tu la verras ; ne serait-ce que pour avoir une excuse auprès de toi, je veux que tu admires son sourire, que tu entendes sa voix et qu'elle t'éclaire de la lumière de son regard. Je ne redoute rien pour toi ; ton amour pour ma sœur est ta sauvegarde.

—Mon cher Henri, je te le répète, je ne tiens pas du tout à voir madame Andréa.

—Mais j'y tiens, moi. D'ailleurs, je lui ai promis de t'amener chez elle.

—Henri, tu as eu tort de prendre un pareil engagement.

—Mon cher Maxime, répliqua le jeune homme, c'est grâce à cette promesse que j'ai obtenu la permission de venir déjeunier avec toi.

Le marquis baissa la tête, en fronçant les sourcils.

—Je vois à ta figure que tu n'es pas content, dit le baron.

—C'est vrai.

—Eh bien ! écoute : j'ai souvent parlé à Andréa du marquis de Soubreuil, le meilleur de mes amis, et de ceux-ci tu es, je crois, le seul qu'elle ne connaisse pas encore. Je lui ai peut-être fait un peu vivement ton éloge. Bref, elle a depuis longtemps le désir de te voir ; et ce matin, sachant que je venais ici, elle m'a fait lui promettre que je t'amènerais ce soir à l'heure du dîner.

Le marquis ne répondit pas. Il était visiblement contrarié. Il lui répugnait d'accepter cette étrange invitation, car il sentait qu'accompagner Henri chez Andréa était une trahison envers madame de Manoise. Mais il se disait en même temps que, dans l'intérêt de la mission dont il était chargé, il devenait utile de connaître l'ennemi qu'il avait à combattre. Et puis, à toutes ses pensées se mêlait un sentiment de curiosité irrésistible.

Du reste, Maxime se croyait sûr de lui ; il ne pensait pas qu'à voir Andréa il pût exister pour lui l'ombre d'un danger.

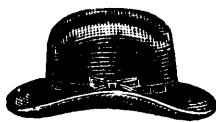
La suite au prochain numéro

MAGASIN DE L'UNION



VENEZ

NOUS VOIR



OU ON ACHÈTE

LE VRAI CHAPEAU



COMPAREZ

NOS PRIX



De ce jour nous vendons nos chapeaux en pailles aux prix coûtants.

UNION

Le plus bel assortiment de chapeaux en feutre, (mou et dur)

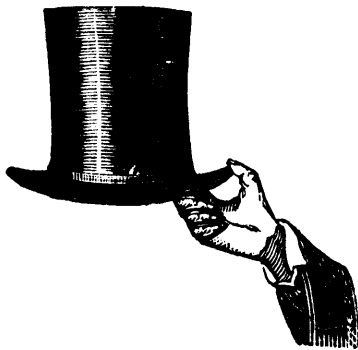


SPÉCIALITÉ :

CHAPEAUX

EN

SOIE



AUTRE SPÉCIALITÉ :

CHAPEAUX

PULLOVER



No. 19, Rue Saint-Laurent, Montréal